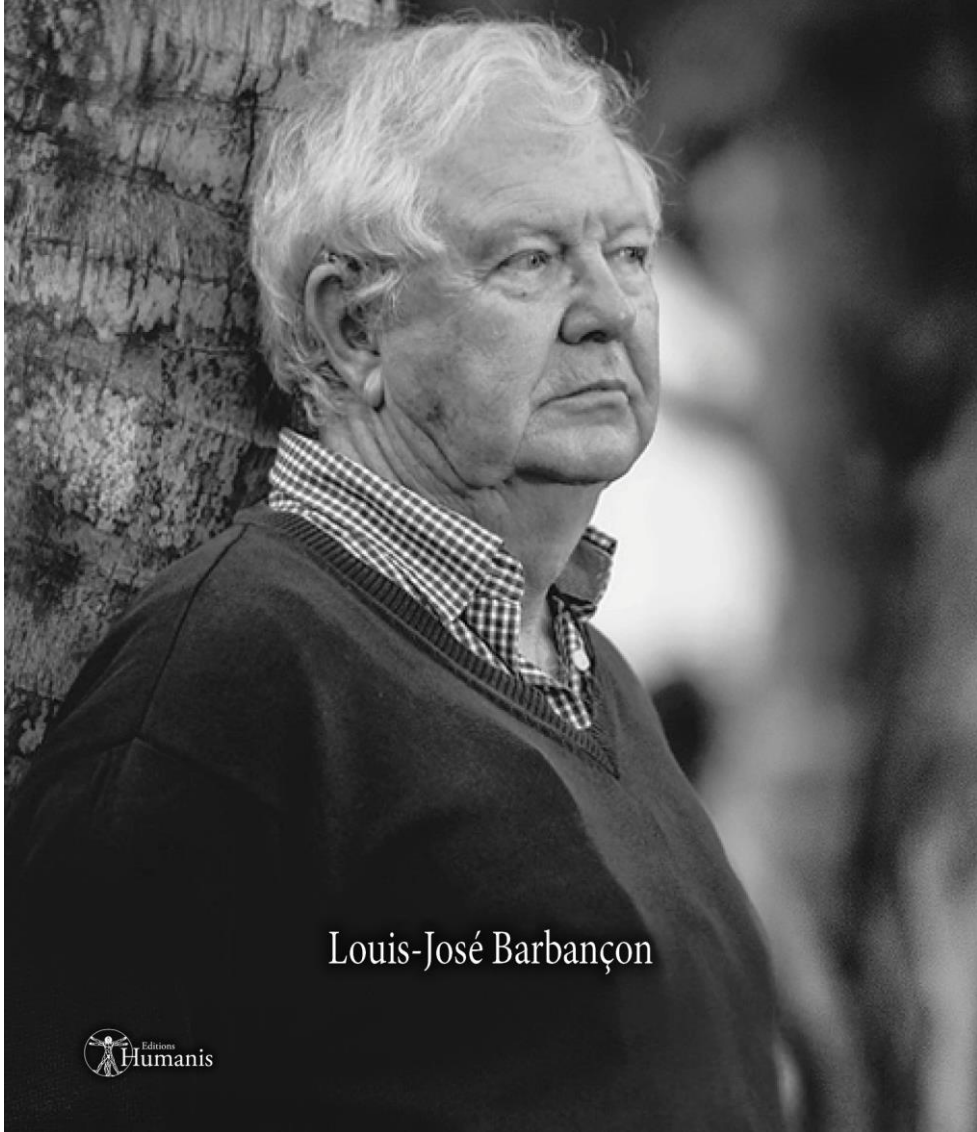


# La racine et l'horizon



Louis-José Barbançon

Ce fichier est un extrait du livre

## **La racine et l'horizon**

Louis-José Barbançon

Pour consulter l'ouvrage complet, rendez-vous sur :

[http://www.editions-humanis.com/\\_979-10-219-0445-3.php](http://www.editions-humanis.com/_979-10-219-0445-3.php)

© septembre 2023 – Éditions Humanis – Louis-José Barbançon

ISBN versions numériques: 979-10-219-0445-3

ISBN version imprimée: 979-10-219-0444-6



Tous droits réservés – Reproduction interdite  
sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Photographie de couverture: Delphine Mayeur.

Le titre de cet ouvrage, « La racine et l'horizon »,  
s'inspire d'une thématique chère à Walles Kotra.

Louis-José Barbançon

# La racine et l'horizon





*et par mes branches déchiquetées  
et par le jet insolent de mon fût blessé  
et solennel  
je commanderai aux îles d'exister*

*Corps perdu, Aimé Césaire*



## Avertissement au lecteur

Le présent ouvrage regroupe soixante-dix-neuf textes, discours publics, déclarations politiques, articles de presse, interventions de colloques, chroniques, interviews, éloges funèbres, billets d'humeur, écrits entre 1978 et 2022. Quarante-quatre années qui témoignent d'un engagement calédonien. Mis à part ce que cet engagement a pu faire subir à mes proches et à mes enfants, je ne regrette rien.

Placé dans des circonstances différentes, dans l'espace comme dans le temps, il y a des pages que je n'écrirais pas ou que je n'écrirais plus. Placé dans les circonstances identiques où ces textes ont été écrits ou prononcés, je n'en changerais pas une ligne.

Louis-José Barbançon





## Une irrémédiable insularité

**L**e 21 mars 1865, les Barbançon débarquent de la *Sibylle*, à Port-de-France. Une famille composée du père, Joseph, âgé de trente-deux ans, de son épouse, Ursule (vingt-sept ans), et de leurs deux filles, Marie-Madeleine (six ans) et Angélique (deux ans), tous originaires de Saint-Georges sur l'île d'Oléron. Tous libres.

Le 14 juillet 1866, débarque de la *Sibylle*, à Nouméa, Pierre Jacques Bureau (vingt-six ans), matricule 273 des travaux forcés, premier de mes quatre ascendants maternels condamnés. Parmi eux, Philippe-Marie Albani (dix-neuf ans), matricule 8911, originaire de Poggio-Mezzana. Encore une île, la Corse.

Il fut un temps où l'évocation de l'insularité me renvoyait à Lawrence Durrell fustigeant « cette petite île atroce et mesquine qui m'a dépossédé de moi-même et essayé de détruire en moi ce qu'il y avait de singulier et d'unique<sup>1</sup> ».

Fuir l'île. Partir. S'éloigner de la société insulaire. Quérir un remède, une réponse aux silences du miroir : « Miroir, mon beau miroir, suis-je toujours d'ici ? Qui suis-je parmi tes enfants ? »

Le véritable exil de l'insulaire est celui qu'il vit à l'intérieur de son île. Ne pas se reconnaître dans le reflet que lui renvoie le miroir de sa société. Sa société-matrice, son île-mère, où les montagnes-mamelons, les plaines-ventres, les creeks-sang, baignent depuis l'enfance dans un lagon amniotique.

Réussir ailleurs. Là où, tout étant sans limites, la liberté devrait forcément permettre de s'épanouir.

Dénoncer le non-dit. Dissserter sur le lézard. Rechercher le nous. Compulser. Dépouiller l'archive. Déchiffrer. Noter. Lire. Vérifier. Douter. Ordonnancer. Accomplir la besogne. Écrire. Puis, d'entre les chaînes et la terre, rédiger l'*Archipel*, *Caledoun*,

---

<sup>1</sup> Citation de Lawrence Durrell, *Le Quatuor d'Alexandrie*.

le *Mémorial*<sup>2</sup>. Chercher et trouver la reconnaissance de ses supérieurs, devenir un pair.

Mais aussi, sur le continent, retrouver, sans les rechercher, les mêmes petites atrocités et mesquineries exprimées pour détruire ce qui dans l'insulaire demeure singulier et unique.

Comment peut-on prétendre étudier l'histoire coloniale quand on est descendant de colon et marqué à jamais par cette tache originelle? L'histoire coloniale ne peut appartenir qu'aux vrais historiens. Nous autres, nous ne pourrions être que des historiens insulaires, comme il y aurait les vrais écrivains face aux écrivains régionaux ou aux écrivains insulaires.

Voyez-vous, l'historien insulaire serait atteint d'un mal étrange qui lui ferait admirer son nombril et l'empêcherait de porter son regard au-delà de ses littoraux, vers les grandes synthèses et les visions lumineuses.

Que n'ai-je entendu à propos de la « myopie insulaire »? Personnellement, j'ai aussi rencontré beaucoup de presbytes continentaux. J'ai du mal à croire que si un insulaire monte sur une crête de son île et qu'il regarde l'océan au loin, il ne voit que du bleu. En fait, il n'y a pas plus d'écrivains insulaires que d'historiens insulaires, il y a de bons ou de mauvais écrivains et de bons ou de mauvais historiens. En revanche, je crois qu'il y a des insulaires écrivains et des insulaires historiens.

Pour l'historien, cette affirmation se traduit par des approches différentes de l'histoire qui doivent permettre de rendre compte de la complexité insulaire.

Ainsi, l'héritage mental océanien explique dans mon travail cette inclination gourmande à citer les familles, leurs noms, leur provenance, leurs lieux d'installation, à détailler leurs interrelations. Pourquoi ne pas l'avouer? Je suis à l'aise au milieu des parentèles, des relations sociales, matrimoniales, des généalogies,

---

<sup>2</sup> Allusions aux ouvrages de l'auteur, *Le pays du Non-Dit*, *La Terre du lézard*, *À la recherche du nous*, *Caledoun – histoire des Arabes et Berbères de Nouvelle-Calédonie* et *L'Archipel des forçats*, un condensé de sa thèse de doctorat d'histoire intitulée *Entre les Chaînes et la terre*, ce dernier titre étant repris pour le *Mémorial du bagne calédonien*.

de ces noms de sites familiers qui pour moi ne relèvent pas seulement du registre pittoresque. On peut y voir détails dérisoires et perte de temps, j'y vois aspects fondamentaux, moyen de dominer le passé et d'asseoir le présent. Il faut y voir également une manière de se positionner en tant qu'Océanien d'origine européenne, en référence, ou plutôt sous l'influence de la pratique kanak de la litanie des clans. On y retrouve le même respect dû aux patronymes, l'importance de la place de chacun sur son lieu et par rapport à son origine. La France des campagnes et des villages devait avoir les mêmes soucis. L'exode rural, l'urbanisation, puis, de nos jours, la globalisation, la mondialisation, ont réduit ces préoccupations au rang de spécificité qualifiée de culturelle par les plus indulgents ou de folklorique par les plus sévères.

De même, l'implication personnelle et la charge émotionnelle qui en découle peuvent constituer un handicap certain tout en fournissant une motivation supplémentaire à encore plus de persévérance et de rigueur. L'insulaire qui ambitionne de devenir historien est voué, condamné presque, à une ardente obligation de preuve puisqu'il étudie des voisins, des alliés, des adversaires, des amis, leur passé ou celui de leur proche parenté, ce qui revient au même.

L'emprise de l'insularité se traduit également par des réalités géographiques, par des pesanteurs et des contraintes sociales. L'étroitesse de l'île, les dimensions réduites des superficies réellement occupées par l'homme, le nombre relativement faible des populations concernées par la colonisation ne sont pas sans conséquences sur la place de l'historien et de l'histoire dans un pays qui se cherche une nouvelle voie de décolonisation. Or, au sein de la société insulaire contemporaine, les uns attendent de « leurs » historiens qu'ils mettent en lumière la violence de la colonisation pour renforcer la lutte nationaliste, les autres, au contraire, souhaitent les voir confirmer la légende du pionnier faisant reculer la brousse et dessinant ainsi une *frontier* à la calédonienne. On leur demande d'embellir les images et de conforter les mythes et les récits oraux que la confrontation aux archives oblige souvent à détruire. Pour le moment et pour longtemps encore, le rôle de l'historien en Nouvelle-Calédonie se confondra avec celui de l'iconoclaste. Il est le briseur d'icônes, mais il doit continuer à vivre

entouré des images qu'il fracasse. Sa vie se passe au milieu de ses sujets d'étude et il ne se contente pas d'y passer.

Est-ce à dire que les historiens venus d'ailleurs ne pourraient pas rendre compte de l'île, que seuls les historiens d'ici sauraient dire l'île? Rien de plus faux. Il suffit pour s'en rendre compte de consulter des ouvrages ou des textes d'histoire officielle rédigés par des historiens locaux. Que lisons-nous, par exemple, au sujet des années qui vont de la fin de la Seconde Guerre mondiale à la fin des années 1960? Ces textes et ces ouvrages de référence pourtant récents en sont encore à imposer la vision de la Calédonie d'en haut face à la Calédonie d'en bas, la Calédonie de l'Anse-Vata et du Val-Plaisance face à celle de la Vallée-du-Tir et de la Rivière-Salée, la Calédonie des gouverneurs, des banques, des comptoirs d'importation, des métallurgistes face à celle de la brousse, des tribus et des syndicats.

Pourquoi est-il si difficile en milieu insulaire de reconnaître, ne serait-ce qu'une seule fois, que la société de l'île était profondément inégalitaire? Pourquoi refuser d'apprendre à nos enfants que, pendant cette période, toute la vie politique a été dominée par un souci constant de faire reculer les inégalités? Pourquoi ne pas admettre que ce recul est l'œuvre d'élus kanak et de Calédoniens d'origine européenne? Pourquoi passer sous silence le rôle des syndicats, le recours aux grèves, aux manifestations, aux blocages qui ont aussi existé dans ces années 1950-1960, puis dans les années 1990-2000, et qui ont seuls permis d'arracher des mesures de progrès et de justice sociale?

Pour une fois, valoriser nos élèves en leur apprenant que leurs parents et leurs grands-parents, aussi modestes soient-ils, ont, par leurs engagements, contribué à faire évoluer cette société coloniale. Sortir de cette vision coloniale imposée où tous les progrès seraient consentis par la générosité des décideurs et financés par la manne d'un État dispensateur de bienfaits.

Car c'est bien ce que nous attendons des historiens de l'île: qu'ils disent l'histoire autrement. Pour ne pas donner raison à ceux qui nous accusent de myopie insulaire, il faut utiliser nos atouts, surmonter nos handicaps et proposer un récit historique qui sera parfois meilleur, parfois moins bon, mais sûrement différent.

Être insulaire, donc être exemplaire. Trop peu de personnes ont compris que l'Accord de Nouméa devait montrer l'île en exemple à la face du monde. Il fallait donc l'habiter. Comment croire que ce challenge qu'aucun peuple n'a jamais relevé – réussir une décolonisation – aurait pu s'accomplir sans surmonter ces comportements atroces et mesquins que dénonçait Lawrence Durrell et qui chaque jour détruisent notre énergie de survie ?

Je demeure intimement convaincu que l'Accord et les suites de l'Accord resteront fondés sur un caractère unique et singulier : l'insularité. Établir un contrat social nouveau entre insulaires est toujours d'actualité.

Un insulaire, contrairement à l'idée largement répandue et colportée, n'est pas quelqu'un qui se ferme à l'autre, car l'insulaire sait instinctivement qu'il ne progressera que par ce qui vient de l'extérieur. L'insulaire connaît les dimensions de son île, il en connaît les limites, il sait le pouvoir créatif, la force d'adaptation de sa société, mais il sait aussi qu'à un moment donné, le renouvellement viendra forcément d'un nouvel arrivant. Ce renouvellement nécessaire et parfois attendu n'apporte pas toujours que des conséquences positives. L'insulaire n'est pas naïf. On peut le trouver méfiant, fermé, quand il n'est que prudent. Et pour cause ! L'autre n'est pas rejeté. On l'adopte, on s'adapte et il s'adapte ou il ne s'adapte pas. Mais en tout insulaire sommeille aussi le syndrome du raz-de-marée, l'angoisse du tsunami, de la vague qui emporte tout.

Une insularité épanouie intègre donc nécessairement une démarche qui respecte l'harmonie et l'équilibre de l'île. Si l'on ne prend pas conscience de ces évidences, si on les refuse, si on les dénonce, on passe à côté de l'île. Les incompréhensions liées aux problèmes de l'emploi local ou du contrôle de l'immigration, ou encore du corps électoral restreint, viennent de ces refus de prendre en compte la dimension insulaire dans tous ses aspects spatiaux et mentaux.

L'espace insulaire géographique, même quand il est faiblement occupé comme en Nouvelle-Calédonie, a le caractère d'une dimension nécessaire, mais pas suffisante. Il faut y ajouter l'espace des mentalités qui a intégré la dimension du déséquilibre.

Tout déséquilibre dans cet espace qui pourrait être consécutif à une arrivée massive de populations nouvelles ne peut que rompre une harmonie par nature fragile et ne peut produire que de la violence. Diriger l'île, travailler dans l'île, c'est toujours prendre la ligne de crête qui passe entre le nécessaire renouvellement et l'indispensable équilibre.

Les écrivains, les artistes, les historiens ne sont pas soumis à la règle du renouvellement équilibré, à la loi de l'équilibre renouvelé. Leur nature les conduit constamment dans les zones de rupture. Telle est leur condition duale : ils ont théorisé le fait que l'harmonie est indispensable à la survie de l'île tout en sachant que leur liberté d'écrire et de créer ne supporte aucune contrainte. Ils donnent aux dirigeants et aux dirigés des leçons de vertu civique auxquelles il leur est impossible de se soumettre eux-mêmes sans naviguer entre flatterie, flagornerie et courtoisie.

Ah, céder à la tentation de plaire ! Pour une fois, voir les portes s'ouvrir au lieu de se refermer, ne pas prendre de risques, se vautrer dans le politiquement correct, multiplier les omissions, les non-dits, fuir les précisions, les dates, la chronologie, tirer bénéfice, faire profit, parvenir et oublier que l'histoire n'est qu'une île au sein de l'insularité.

Ou ne rien céder : trouver cette île au sein de l'insularité, s'y réfugier, s'y blottir et y découvrir le moyen de surmonter la seule véritable angoisse : n'être plus que soi-même, « privé à jamais du miroir de sa communauté<sup>3</sup> ». Enfin, puisque tous les chemins ramènent à l'île, puisque la racine nourrit et que l'horizon sublime, assumer, revendiquer, écrire, vivre une irrémédiable insularité.

---

<sup>3</sup> Hommage à Gabriel Xavier Culioli, *Le Complexe corse*. L'expression une « insularité irrémédiable » provient du même ouvrage, un hymne à l'insularité corse.

# CHAPITRE I

ÉCRITS PRONONCÉS

*Je n'ai qu'une seule certitude: c'est mon pays et je l'aime.*





## Discours publics



### Du Mwa Kaa

Discours prononcé à l'invitation du comité « 150 ans après »  
et à l'occasion de la cérémonie d'inauguration de la place  
du Mwa Kaa, le 24 septembre 2005.

« Tout homme est créé pour dire la vérité de sa terre », nous dit le grand poète antillais Édouard Glissant. Ma terre est une terre kanak sur laquelle nous sommes venus. Telle est l'histoire. Nous ne pouvons pas la changer. Nous en sommes les héritiers. Nous, les « nous sommes venus ». Certains peuvent encore nous contester le fait que cette terre nous appartient aussi. C'est leur droit. Mais nul, à la face du soleil, n'a le droit de nous contester que nous appartenons à cette terre.

Appartenir à une terre donne des droits, mais donne encore plus de devoirs. Le devoir d'être là aujourd'hui. Le devoir de prendre la parole. Le devoir d'appeler encore et toujours au partage. Car cette terre est une terre de partage et chaque fois que cette vérité première n'a pas été respectée, cette terre s'est enflammée.

Le Mwa Kaa est dressé en terre de partage. Dans les temps immémoriaux, les anciens Kanak n'ont pas marché ici. Les anciens des « nous sommes venus » n'ont pas non plus marché ici. Car ici, où vous vous tenez, c'était la mer. Le Mwa Kaa est en terre de remblai et il est important qu'il en soit ainsi.

Les premiers remblais de la baie de la Moselle sont le résultat du travail des chômeurs, des sans-emploi, qui ont « tapé dans la butte » au moment où les effets de la grande crise ont frappé la Nouvelle-Calédonie et où l'on a entrepris, comme ailleurs, des grands travaux. Des Blancs, des Kanak, des Vietnamiens, des Javanais y ont travaillé. Puis sont venues les scories, issues des

travailleurs des mines, des rouleurs, des équipages des minéraliers, des ouvriers du Nickel.

Le remblai, ce n'est pas que de la terre kanak, c'est de la terre kanak plus le fruit de la sueur et du labeur des hommes. Le remblai, c'est la rencontre de la terre légitime parce qu'originelle et de la terre légitimée par le travail. La place du Mwa Kaa est donc bien à sa place.

Mais septembre est aussi un mois de partage. Rappelons ici quelques dates :

- 2 septembre 1863 : la Nouvelle-Calédonie devient terre de bagne ;
- 2 septembre 1878 : le chef Ataï meurt à la tête de ses guerriers ;
- 2 septembre 1969 : première manifestation des Foulards rouges ;
- 3 septembre 1975 : Mélanésie 2000 ;
- 4 septembre 1774 : Cook « découvre » la Nouvelle-Calédonie ;
- 19 septembre 1940 : ralliement de la Nouvelle-Calédonie à la France libre du général De Gaulle ;
- 19 septembre 1981 : assassinat de Pierre Declercq ;
- 24 septembre 1982 : Jean-Marie Tjibaou, alors vice-président du gouvernement, appelle tous les Calédoniens à participer à une cérémonie coutumière sur la place des Cocotiers ;
- 24 septembre 2005 : cérémonie d'inauguration de la place du Mwa Kaa.

Septembre, c'est aussi le mois de l'équinoxe, des calmes plats, des marées basses, des picots, des mariages, des plantations d'ignames, le mois où le cycle recommence.

Alors, pourquoi ne pas en faire un mois de la citoyenneté ? Un mois commémoratif et festif, comme les Tahitiens ont leur juillet, leur Tiurai.

On a coutume de dire que la loi organique est la traduction juridique de l'Accord de Nouméa. Avec le Mwa Kaa, l'Accord de Nouméa a maintenant sa traduction, symbolique, artistique et monumentale.

Je formule le vœu que le jour où il sera décidé que le préambule de l'Accord de Nouméa devra être affiché dans toutes

les écoles, tous les collèges et lycées de Nouvelle-Calédonie, on utilise, pour illustrer ces affiches, la haute, noble et digne figure du Mwa Kaa.

Et lorsqu'un élève demandera à son instituteur ou à son professeur: « Monsieur, qu'est-ce que ça veut dire, la place du Mwa Kaa? », on lui répondra: « La place du Mwa Kaa, c'est notre place de la citoyenneté. »

## Les pionniers du Mwa Kaa

Discours prononcé à la fête de la Citoyenneté, le 24 septembre 2006.

Le Mwa Kaa est un symbole doublement protecteur. Il nous protège de deux dangers qui flottent au-dessus du pays.

Le premier est celui de la négation des identités ou de leur dilution que la mondialisation accélère. L'identité kanak est affirmée et garantie par le poteau qui porte les huit aires coutumières du pays, tandis que la pirogue et le Vieux reconnaissent et confirment les autres identités.

Le second danger est celui du communautarisme et de son exaltation. En faisant du Mwa Kaa un symbole de la citoyenneté, c'est l'option de la représentation communautaire qui est écartée. Ce sont les citoyens qui désigneront leurs représentants dans les instances autres que coutumières. Ce ne sont pas les communautés, aussi puissantes soient-elles, qui seront représentées. Ce ne sont pas des communautés vivant des destins parallèles, mais une communauté de destin.

Il arrive dans l'histoire des sociétés qu'un groupe humain soit entouré par des brousses de difficultés.

Certains baissent alors les bras, pensent qu'il n'y a rien à faire et même qu'il ne faut surtout rien faire, car derrière les brousses il y a sûrement le mal, le mauvais, le malheur.

D'autres, des femmes et des hommes, se lèvent, refusent de se laisser envahir par les brousses, prennent leurs sabres d'abattis et leurs tamioes et débroussent. Ils pensent que derrière, il y a le bien, le bon, le progrès.

C'est le chemin qu'a choisi le Comité, 150 ans après, en initiant le Mwa Kaa et la fête de la Citoyenneté. Ces femmes et ces hommes qui agissent en précurseurs, qui prennent des risques, qui osent, qui croient en l'âme et au cœur du pays portent un très beau nom, qu'ils méritent. On les appelle « les pionniers ».

Il faut les applaudir et vous applaudir, car par votre présence ici aujourd'hui, vous démontrez que vous êtes les véritables pionniers de la citoyenneté du pays.

## La *Monique*, premier discours

Discours prononcé à l'occasion de l'inauguration  
de la stèle de la *Monique*. Tadine, Maré, le 2 décembre 1978.

Monsieur le Maire,

Au nom des membres de la Société d'études historiques et avec leur permission, au nom de toutes les personnes qui se sont déplacées aujourd'hui, je vous remercie pour vos paroles de bienvenue.

Mais je voudrais aussi dire ce que vous ne pouviez pas dire vous-même.

En effet, sans votre volonté, votre efficacité, votre sens de l'organisation, tout cela n'aurait pas été possible, et vous devez en être remercié.

Mes remerciements vont aussi à tous ceux qui ont œuvré de quelque manière que ce soit à la réussite de cette journée. Je ne peux les citer tous, ils sont heureusement trop nombreux. Et puis si je devais citer tous ceux qui étaient concernés, qui se sont sentis concernés et qui ont aidé, il faudrait aussi que je cite tous ceux qui étaient concernés et qui ne se sont pas sentis concernés et qui ne nous ont pas aidés aujourd'hui comme ils ne nous ont pas aidés il y a vingt-cinq ans. Je préfère les oublier et me tourner vers tous ceux qui ont participé, donné, permis cette cérémonie. Je remercie plus particulièrement le chef et les autorités coutumières de Tadine qui ont accepté que cette stèle soit érigée sur leurs terres. Je remercie le conseiller de gouvernement Kuriane Caba et le conseiller territorial Yeiwene Yeiwene, tous deux de Maré, pour leur aide efficace et leur gentillesse. Je remercie le chef des travaux et l'équipe qui a construit ce monument.

Ce monument représente plus que le simple souvenir de la *Monique*. Il est le résultat d'une collaboration entre deux ethnies. La plaque a été réalisée à Nouméa par les Blancs, mais le monument a été conçu, dessiné, réalisé par les gens de Maré, à leur idée et sans aucune intervention de notre part.

Ce monument est la preuve que tout est encore possible en Nouvelle-Calédonie, si chacun sait se respecter et admettre ses différences.

Il y a vingt-cinq ans, un quart de siècle, des familles des Îles, de Nouméa, de l'intérieur étaient unies en pensée par le drame de la *Monique*. Aujourd'hui, elles sont réunies là, ensemble, à Maré, et cela aussi est important.

Il fallait que ce monument se fasse aux Îles, à Tadine, au dernier point de départ du navire. Il y avait trop de Loyaltiens à bord pour que Nouméa confisque cette stèle. Il fallait que les gens de Nouméa, de l'intérieur, de Lifou, d'Ouvéa se déplacent à Maré pour marquer cette journée.

Il fallait que des gens de toutes races, de toutes couleurs, se retrouvent unis ici dans un même souvenir. La *Monique*, c'était un peu la Nouvelle-Calédonie. Parmi ces cent vingt-six disparus, il y avait des Blancs, des Jaunes, des Noirs et des métis. La *Monique*, c'était un résumé de la Nouvelle-Calédonie avec toutes ses races.

Hélas! la *Monique*, comme le navire de Baudelaire, « glissait sur des gouffres amers ».

Hélas! la Nouvelle-Calédonie, comme la *Monique*, glisse aussi sur des gouffres amers. Gouffre de l'indifférence, gouffre du racisme, gouffre du fanatisme. Sachons nous souvenir de l'exemple de la *Monique*, qu'ils soient métropolitains, calédoniens, vietnamiens, japonais, de Lifou, de Maré, d'Ouvéa, ensemble, ils ont disparu et, ensemble, leurs familles ont pleuré. Être unis pour les heures de tristesse ne suffit pas. Il faudrait aussi être unis pour les heures de joie.

Unis par la disparition, comme ceux de la *Monique*, ne suffit pas. Il faudrait que toutes les races qui composent cette grande *Monique* qu'est la Nouvelle-Calédonie soient aussi unies dans la vie. Sinon, comme la *Monique*, notre Nouvelle-Calédonie aux multiples couleurs disparaîtra à jamais.

Il faudrait que tous les jours soient des jours comme aujourd'hui.

Paru in *Une Stèle pour la Monique*, 1978.

## Ceux de Caledoun

Discours prononcé par M. Taïeb Aïfa au nom de l'Association des Arabes et des amis des Arabes, à l'occasion de la venue à Nessadiou de M. Azouz Begag, ministre délégué à la Promotion de l'égalité des chances, le 4 mars 2007.



*Salam aleikoum*, Monsieur le Ministre,

L'Association des Arabes vous souhaite la bienvenue à Caledoun, puisque tel était le nom que nos anciens donnaient à cette terre d'exil si loin de celle qu'ils appelaient l'Afrique. De même, ils ont choisi de se reconnaître à travers le terme « Arabe ». Pourtant ils venaient en très grande majorité du Maghreb et surtout d'Algérie, et très peu du Yémen et d'Aden. Nous avons maintenu leur volonté. Le terme de « Maghrébins » largement utilisé en Métropole l'est très rarement ici, et révèle aussitôt une arrivée récente dans le pays. En terre de Nouvelle-Calédonie, il y a donc des Arabes, et ici nous prononçons ce mot avec fierté et respect, la fierté que perpétuent nos cavaliers et nos chevaux, le respect que l'offrande du lait et des dattes symbolise.

Monsieur le Ministre, au cimetière de Nessadiou, vous êtes dans notre lieu de mémoire. De nombreux Arabes sont enterrés dans bien des communes de Nouvelle-Calédonie, de l'Île



des Pins à Belep. Même Nouméa avait son carré des Arabes, mais Nessadiou représente une place à part, une place unique dans notre histoire. Après la révolte kanak de 1878, la vallée de Nessadiou est affectée par l'Administration pénitentiaire à des concessionnaires pénaux de toutes origines, dont quelques Arabes. La vie y est très difficile, ce n'est pas pour rien qu'on l'appellera plus tard «la vallée du malheur». Cependant quelques-uns réussissent. Parmi eux, Miloud ben Abdallah, le concessionnaire le plus aisé du centre. Peu à peu les Arabes occupent presque exclusivement la vallée de Nessadiou qui devient la «petite Afrique». Rares sont les «Roumis» qui y sont tolérés. La tradition orale veut que le cimetière de Nessadiou tienne son origine dans la forte concentration arabe du centre. Mais d'autres, comme le vieux Eugène Barretteau, expliquaient que c'est avec l'ouverture du cimetière que de nombreux Arabes dispersés sur le territoire avaient rejoint Nessadiou pour y terminer leur vie.

Quelles vies! Près de deux mille déportés, transportés, relégués à «la Nouvelle», condamnés au nom de toutes les peines de l'arsenal du Code pénal devant des conseils de guerre ou des cours d'assises par des juges militaires ou des jurys de colons. Exilés de leurs terres souvent données à des colons, les voilà concessionnaires sur des terres prises à des tribus. Pour eux, l'histoire s'est inversée: la colonisation qu'ils subissaient en Algérie, c'est à leur tour, souvent malgré eux, d'en devenir les agents, non pas pour en vivre, mais pour survivre. À eux seuls, les Arabes de Nouvelle-Calédonie concentrent toutes les contradictions d'une politique coloniale.

Survivre: donc avoir des enfants. Mais se marier avec qui? Il n'y a pas de femmes arabes. Les premières unions ont lieu à Bourail avec des Européennes, des relations se nouent aussi avec des femmes mélanésiennes. Dans les générations suivantes, les filles de ces premières unions se marient souvent dans le milieu arabe. La souche survit, les patronymes se transmettent même quand ils sont transformés par l'Administration, mais la langue, qui ne peut pas être apprise aux enfants par des mères qui ne la parlent pas, se perd.

Et précisément parce que la langue s'est perdue, ce cimetière prend dans notre mémoire une autre dimension. Votre présence ici est une reconnaissance de cette dimension et elle est d'autant plus nécessaire que le tout récent manuel d'histoire a supprimé la photo du cimetière de Nessadiou ainsi que le paragraphe consacré dans le manuel précédent à la présence arabe.

Monsieur le Ministre, ne cherchez pas les noms de nos anciens dans les livres d'histoire, même celui de Bou Mezrag el Mokrani a été effacé. Ne cherchez pas une place, une école, un collège, un espace sportif qui porte un nom arabe, mais parcourez les listes de décès des centres miniers de Thio ou de Ouégoa, des centres pénitentiaires de l'île Nou, de Ducos, de l'Île des Pins, du Camp Brun, interrogez-vous sur le jeune âge des disparus et vous commencerez à comprendre. Continuez par la liste des concessionnaires de Bourail, Nessadiou bien sûr, mais aussi Boghen, la Route d'Ourail, la Pouéo, remontez jusqu'à Pouembout, Koumac, revenez par La Foa, concentrez-vous sur Nouméa, sur la liste des chauffeurs de fiacres, sur la Vallée-du-Tir, le quartier ouvrier, sur les ouvriers du Nickel, sur les syndicats, sur les sportifs, et aussi, il faut le dire, au début du xx<sup>e</sup> siècle, sur la délinquance, le tout dans un environnement où le mépris, aujourd'hui disparu, n'était jamais absent, et vous commencerez à avoir une idée de ce que les Arabes ont vécu dans ce pays où, pendant longtemps, comme disait le vieux Bel Amiche qui repose à Nessadiou, « le cheval a été le seul ami de l'Arabe ».

Victimes de la colonisation en Algérie, contraints dans l'exil de devenir acteurs de la colonisation en Nouvelle-Calédonie, puis reconnus comme victimes de l'histoire, il n'y a qu'un seul mot pour traduire ce que nous avons vécu : *mektoub*, le « destin ». Alors, aujourd'hui, quand on appelle le pays à un destin commun, quand on aspire à la constitution d'une communauté de destin, croyez bien que nous sommes prêts à y prendre toute notre part. Notre passé ne nous permet pas d'évoquer les bienfaits de la colonisation et nous n'avons pas le temps d'attendre une quelconque repentance, d'où qu'elle vienne. Nous sommes des citoyens de Nouvelle-Calédonie, nous avons un défi à relever dans le respect de l'histoire de nos pères et pour l'avenir de nos

enfants, et rien ne se fera à côté de nous ou sans nous. C'est le sens que nous voulons donner à votre visite à Nessadiou.

À l'entrée du cimetière, il y a le croissant de lune. Quand vous rentrerez à Paris ou dans la banlieue lyonnaise, s'il vous arrive d'apercevoir ce croissant de lune, ayez une pensée, Monsieur le Ministre, pour ces descendants d'Arabes qui vivent sous le ciel austral, là où le croissant est tourné à l'envers ou dans l'autre sens, mais n'en doutez jamais, le cœur des Arabes de Caledoun est pour toujours à l'endroit. Et leur endroit, c'est ici.

## Fils de Boghen

Discours prononcé par Louis-José Barbançon le 6 décembre 2014, au Sheraton de Guaro Deva, à l'occasion de la réception organisée en l'honneur de la remise de la croix de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur à Taïeb Aïfa.

Évoquer le chemin parcouru par Jean-Pierre Aïfa, c'est d'abord évoquer le destin de son père Aïfa Laïfa ben Saïd, de la tribu de Meriout à El Eulma et de son grand-père maternel Taïeb ben Assen des béni Chougran à Mestghalim, tous deux condamnés par des tribunaux français en Algérie et transportés en Nouvelle-Calédonie sur une terre kanak que la France s'était appropriée comme elle s'était approprié l'Algérie.

Jean-Pierre est d'abord l'enfant d'une double colonisation celle de l'Algérie et celle de la Nouvelle-Calédonie, si l'on ne pose pas ces faits au départ, on ne comprend pas la suite.

Benjamin d'une fratrie de six enfants, Kaema, Yamina, Mohamed, Alima, Saïd, Taïeb est né le 31 octobre 1938 à Bourail. Le père était encore vivant, il devait décéder en 1945 et, à ses descendants qui ne l'ont pas connu, nous ne pouvons montrer qu'une photo qui semble prise au vol dans les deux sens du terme, car chez les vieux Arabes, l'on n'aimait guère se faire photographier.

L'enfance, c'est donc Bourail ou plutôt Boghen. Ce n'est pas la misère, mais la vie est suffisamment difficile pour que les archives de Bourail conservent une lettre de la maman et récente veuve, Louise Aïfa née Taïeb, demandant une allocation pour famille nombreuse qui lui est refusée, les enfants aînés ayant dépassé l'âge.

L'enfance, c'est l'école, et à Bourail pour les petits Arabes, c'est l'école des curés, ou plutôt des Sœurs et de Sœur Anthelme qui répond à un doux surnom «le dragon». On entre au Sacré cœur de Bourail avec un prénom chrétien, d'où Jean-Pierre. On peut s'en indigner aujourd'hui, mais l'on peut aussi se poser la question où était et que faisait l'école de la République pour ces enfants? Devenu maire, Jean-Pierre fera en sorte que l'École publique dans le primaire puis le secondaire rejoigne en importance le Privé sans pour autant sacrifier un enseignement par rapport à l'autre.

Pour revenir à l'école, je vous laisse imaginer Taïeb Aïfa et son compère Alain Areski en tenue d'enfant de chœur servant la messe.

La suite de la scolarité le conduit à Nouméa à la Professionnelle, comme on disait alors, où il obtient un diplôme d'électricien qui lui permet d'entrer, le 20 janvier 1956 à la SLN, il n'a pas encore 18 ans. 1956, c'est l'année des premières grandes grèves. Sur les photos, devant les ouvriers kanak, calédoniens, vietnamiens marchent en tête de cortège Mussot, Drayton, Cubbada, Raleb. Sur les banderoles on peut lire «Parité des salaires». Tout le monde a oublié aujourd'hui que dans ce pays la classe ouvrière composée en majorité de Calédoniens d'origine européenne ou assimilés, comme on disait, a défilé pour que les Kanak et les engagés tonkinois ou javanais, perçoivent le même salaire qu'eux : «À travail égal, salaire égal». Tout cela nous semble loin. Mais non ça ne l'est pas. Aujourd'hui, on continue à rendre hommage aux directeurs des usines, des banques, des grandes sociétés commerciales, aux gouverneurs et autres, et l'on oublie qu'à cette époque, c'est la classe ouvrière de ce pays qui a donné l'exemple pour mettre fin à l'apartheid des salaires. C'est dans ce contexte qu'il faut replacer l'engagement de Jean-Pierre Aïfa dans les luttes syndicales en faveur de la protection sociale des travailleurs d'où émergeront la CAFAT ou le Fond social de l'habitat (FSH). Il n'est donc pas étonnant de le retrouver parmi les fondateurs du SOENC (Syndicat des ouvriers et employés de Nouvelle-Calédonie) en 1963 et comme premier président du FSH en 1964.

Ma première rencontre avec Jean-Pierre a lieu sur le stade du PLGC, en 1966, j'ai 16 ans. Jean-Pierre est venu disputer un 5000 mètres, avec Petersen et Fréminet. Il porte les couleurs vert et jaune du club PLGC, dont la section d'athlétisme est entraînée par... Alain Areski. Nous sommes en pleine préparation des seconds Jeux du Pacifique qui doivent se dérouler à Nouméa. Il arrive en survêt et je l'entends encore déclarer : «on va essayer de chauffer la vieille carcasse». Il a 28 ans ! Qu'est-ce qu'il dirait aujourd'hui ?

Il a accepté de rechausser les pointes pour compléter l'équipe de Nouvelle-Calédonie. Enfin, je ne sais pas si on peut dire rechausser,

car trois ans auparavant à Suva, aux premiers jeux du Pacifique, il a remporté de haute lutte et... pieds nus, la médaille d'or du 3000 m steeple avec, à la clé, un record de Nouvelle-Calédonie en 9 min 56 s et des poussières qui tiendra jusqu'en 1971.

Je devais le revoir en 1970 en France. Il faisait partie d'une mission de l'Assemblée Territoriale et j'étais président de l'Association des étudiants calédoniens d'Aix-en-Provence.

En effet, entre-temps, aux élections territoriales, Jean-Pierre Aïfa avait été élu conseiller territorial sur la liste Union Calédonienne de la circonscription sud qui comprenait alors Nouméa, Dumbéa, Le Mont-Dore, Yaté. Il faisait partie de la jeune garde de l'UC où l'on retrouvait, Paul Griscelli, 27 ans, max Frouin, 35 ans et... Jean Lèques, 36 ans derrière les anciens Roch Pidjot et Armand Ohlen.

L'Union Calédonienne, ce n'est pas un parti politique : c'est un mouvement. Un mouvement qui bouscule la société en place, qui fait tomber les verrous hérités de la période coloniale et de l'indigénat. Jean-Pierre, militant de base, colleur d'affiches, pliant le journal *l'Avenir*, et gendre de Maurice Lenormand, l'homme fort de l'Union Calédonienne.

J'ai peu connu Maurice Lenormand. Mais à chaque fois que j'ai eu une conversation avec lui, j'ai eu la sensation d'en sortir plus intelligent et je me dis : quel formateur ! Quel mentor pour le jeune, fougueux, pour ne pas dire bagarreur, Jean-Pierre Aïfa, lui qui le voyait pratiquement tous les jours ! Quand Jean-Pierre est élu pour la première fois à l'Assemblée territoriale, Lenormand a perdu ses droits civiques et l'apprentissage du nouvel élu se fait sur le tas et avec cette faculté que tous lui reconnaissent de « bosser ses dossiers ». Pour tous ceux qui assistent aux séances de l'AT, le contraste est saisissant entre l'intellectuel Paul Griscelli, brillant normalien de la rue d'Ulm, et l'ouvrier de la SLN qui se révèle en autodidacte et qui, atout suprême en politique, connaît et sillonne le terrain à une époque où la télé, les tweets et Facebook n'existent pas. En 1971, c'est Jean-Pierre Aïfa qui est élu par les militants secrétaire général de l'Union Calédonienne et c'est lui qui, en 1972, conduit la liste de la côte Ouest.

Je suis encore étudiant à Aix, mais à chaque vacances universitaires, de retour au pays, j'assiste à toutes les séances de l'Assemblée territoriale. Pour Jean-Pierre, c'est l'époque des combats épiques contre l'Administration et ses secrétaires généraux qui n'avaient pas tous une grande considération pour les élus calédoniens. Claude Erignac, dont on connaît tous la fin tragique, revêtu de sa veste à carreaux, incarne parfaitement cette période de joutes et d'incapacité à appliquer ne serait-ce qu'un soupçon d'autonomie. La phrase récurrente de Jean-Pierre est alors « Monsieur le Secrétaire général, je ne suis pas d'accord ». Jean-Pierre Aïfa est alors le modèle même du conseiller d'opposition. La double division de l'Union Calédonienne, sur sa droite avec le départ de Jean Lèques et de Georges Nagle et la création du Mouvement libéral calédonien (MLC), et sur sa gauche avec la scission de Yan Celene Uregeï et la formation de l'Union Multiraciale, a affaibli le mouvement qui de majoritaire est passé dans l'opposition.

Ce « je ne suis pas d'accord », il allait bientôt avoir l'occasion de le dire et de le maintenir au Congrès de Bourail en août 1977, quand l'UC prend position pour l'indépendance. Pourtant tout se passe dans la dignité et dans le respect. Les jeunes qui viennent d'entrer à l'UC lui demandent de rester, ils s'appellent Yeiwene Yeiwene et Éloi Machoro. La discussion se prolonge tard dans la nuit, sans éclats de voix ou démonstrations intempestives. C'est un divorce sur le fond, mais entre personnes qui continuent à se respecter. Pouvait-il en être autrement ? En mars, quelques mois avant, Jean-Pierre Aïfa venait de s'emparer du bastion imprenable de Bourail avec une équipe qui comprenait déjà Hyacinthe Teuet. Taïeb Aïfa, maire de Bourail, ou Bourail maire d'Aïfa, je n'ai jamais su. Mais Bourail change tout. Il faut construire, créer, inventer, investir, apprendre. Il faut ce que Jean-Pierre préfère : de l'action.

C'est son action qui le fait réélire au plus fort de la tourmente en 1983, puis en 1989 et en 1995. Il est devenu le Calife, il incarne Bourail au grand dam de ses adversaires. C'est du moins l'image que l'on en donne, mais moi je sais qu'en réalité Bourail est la source, la mère et l'épouse. Il y a entre une cité et un homme une

Ce fichier est un extrait du livre

## **La racine et l'horizon**

Louis-José Barbançon

Pour consulter l'ouvrage complet, rendez-vous sur :

[http://www.editions-humanis.com/\\_979-10-219-0445-3.php](http://www.editions-humanis.com/_979-10-219-0445-3.php)